

**inauguration de la
rénovation du Théâtre Gérard Philipe à Saint Denis
le 21 mars 2013
intervention de Jack Ralite,
ancien ministre et sénateur de la Seine-Saint-Denis,
maire honoraire d'Aubervilliers**

Chacune et chacun d'entre vous,

Habitant du 93, voisin affectueux de Saint-Denis et ami du TGP emmené en 5 ans vers un beau partage du plaisir à la création par l'imaginaire et l'intelligence d'un artiste plein de ferveur, Christophe Rauck que j'ai connu au théâtre de Bussang, j'ai envie de me « souvenir de l'avenir » dans ce très heureux moment de l'inauguration de l'importante et extrêmement nécessaire rénovation du théâtre Gérard Philipe, assurée par l'architecte Nicole Concordet.

J'étais le 19 février 1969 à l'inauguration du TGP par René Clair et Roland Leroy qui intervint sur les questions posées à l'activité théâtrale en soulignant qu'« *Il ne s'agit pas d'abaisser l'art au niveau d'un public racolé ; il s'agit au contraire de rassembler un nombreux public et de l'élever au niveau de l'art* ».

Depuis, le Théâtre Gérard Philipe, dirigé au début par Jacques Roussillon puis José Valverde, a eu une histoire contrastée où tout amoureux du théâtre pouvait découvrir des « pièges à futur » rendant visible ce qui est invisible.

C'est ici en 1949 que Léo Ferré et Catherine Sauvage chantèrent la première fois « l'Affiche Rouge » en présence d'Elsa Triolet, Aragon et Daniel Ivernel.

Plus près de nous émergent quelques temps forts :

La mise en scène par Engel de « l'Enfer » de Dante dans les usines désaffectées de la Plaine Saint-Denis. Nous étions venus avec le premier ministre de 1981 Pierre Mauroy. « Sur la Grand-route » de Tchekhov montée par Grüber au patronage espagnol du Landy. René Gonzalez qui dirigea le TGP de 1976 à 1985 pilota ces belles et chaleureuses soirées que l'on quittait en ayant augmenté sa vie.

Comment ne pas se souvenir du « Berliner Ensemble », célèbre troupe de Brecht. Nous sommes le 21 mars, 3 jours après le début de la Commune de Paris, il y a 142 ans. Helen Weigel avait promis à Brecht que, si elle vivait pour les 100 ans de la Commune, elle viendrait à Paris.

La compagnie joua « Brotladen » à Aubervilliers, « Die Mutter » à Nanterre et « Die Tage der Kommune » à Saint-Denis. Il y eut aussi le « Saperleau » de Gildas Bourdet dans la halle du marché, « Attention au Travail » du même Gildas, « Peines de Cœur d'une Chatte Anglaise » par Alfredo Arias, « La Bête dans la Jungle » d'Henri James interprétée magnifiquement par Delphine Seyrig et Samy Frey. Plus près de nous, Christophe Rauck nous a offert des régals théâtraux avec « Les Serments Indiscrets » de Marivaux, « Cassé » de Rémi De Vos, une pièce salvatrice sur les maladies du travail et l'Opéra de Monteverdi « Le Couronnement de Poppée ».

Ainsi, depuis 55 ans, artistes, comités d'entreprises et associations, collectivités territoriales créèrent la 2^{ème} décentralisation du théâtre en France, dans un premier temps sans un sou de l'Etat. Les premiers théâtres de banlieue, comme Saint-Denis, Aubervilliers et Nanterre font vivre alors ce bêchage incessant du

terrain humain où dans un champ de forces très petit se joue toujours toute l'histoire de l'humanité.

Dans une enquête de 1964, « Le Monde » écrivait : « *La banlieue bouge. Ne se contentant pas d'attendre les promesses de l'Etat, les municipalités prennent le devant, construisent des théâtres, fondent des centres culturels, soutiennent des animateurs. Il n'est pas contestable que dans ce domaine, ce sont les communistes qui ont engagé l'action la plus spectaculaire et la plus efficace* ». Je pense à cet instant à Maurice Soucheyre, grand adjoint à la culture de Saint-Denis.

A Saint-Denis, l'Etat mit 7 ans pour intervenir et à Aubervilliers il se contenta d'un prêt -provisoire- de 60 projecteurs et de 2 tables à repasser.

Cette allusion montre à quel point la banlieue était oubliée. Rien de ce qui s'y fit ne tomba du ciel, mais fut conquis par l'énergie des acteurs de terrain.

J'ai compris là le sens du mot dignité. On sous-estimait en haut lieu que : « *L'homme est plein à chaque minute de possibilités non réalisées* », « *les hommes et les femmes peuvent se retrouver une tête au-dessus d'eux-mêmes* ». Contrairement aux subventions incertaines, ces qualités sont permanentes. Elles ont décongelé la situation et fait fructifier leur pouvoir d'agir.

Alors s'est constitué un héritage de pensées dynamiques qui avant d'être œuvre a été trajet et à qui Michel Vinaver souhaite de garder sa différence : « *Que tu restes aventureuse et exploratrice prioritairement. Que tu ne cèdes pas à la tendance de tout mélanger à tout pour que tout ait le goût de tout. Ne laisse pas se diluer ton génie particulier* » concluait-il. Ainsi étaient mises de nouvelles marques humaines sur nos paysages de banlieue.

Mais n'oublions jamais qu'Aubervilliers et Saint-Denis ont un taux de pauvreté de 39% et de 35 %, ce qui les place aux 97^{ème} et 95^{ème} rangs parmi les 100 plus grandes villes de France.

On a dû vendre cette année des places à 1 et 2 euros pour mille chômeurs acquis à la fréquentation du théâtre à Aubervilliers et qui les années passées découvraient le théâtre avec des places à 5 euros. A Saint-Denis, cependant, 50% du public vient de Saint-Denis et du 93, à Aubervilliers aussi.

N'oublions pas non plus une réunion qui se tint au Théâtre de la Commune le 15 février 1967 où Aragon éclaira profondément la notion de création et son carburant la liberté en s'appuyant sur Guillaume Apollinaire : « *Quand l'homme a voulu imiter la marche il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe* » et en rencontrant la pensée de Jean Vilar parlant de « danse de mort », de « mariage cruel » entre nombre d'hommes politiques et les artistes.

Dans et autour de ces deux théâtres, de Saint-Denis et d'Aubervilliers, tous les problèmes de la société se posaient et continuent, quoique différemment, surtout après l'incroyable consigne impérative donnée le 1^{er} août 2007 par Nicolas Sarkozy dans sa lettre de mission à Mme Albanel, ministre de la culture :

- 1°) Donner en matière d'art à la population ce qu'elle demande,
- 2°) Donner aux artistes des obligations de résultats,
- 3°) Donner aux subventions un caractère aléatoire,
- 4°) Donner l'autorisation à des expériences de ventes d'œuvres du patrimoine,
- 5°) Donner la possibilité de casser les rentes en matière de droit d'auteur,

Et surtout : « Donner au capital humain un traitement économique » comme dit la Commission Jouyet-Levy avec ses 9 inspecteurs des finances, ses 9 patrons du privé et.....1 artiste.

La traçabilité de ces idées anti-culturelles, anti-crétion a gagné des esprits. Ce que Bernard Noël appelle « *la castration mentale* » se retrouve dans les conversations ordinaires.

Combien de gens pour justifier la dépense culturelle ont recours aux notions du monde économique et font glisser sans s'en rendre compte l'approche humaine de la culture vers une approche financiarisée comme si c'était comparable.

La culture et la création procèdent avant tout à un déchiffrement du monde et des êtres alors que M. Sarkozy ne connaissait que leur chiffre. Les « comptes » contre les « contes », l'esprit des affaires contre les affaires de l'esprit.

« *Le marché est naturel comme la marée* » dit Alain Minc. Il y a quelques jours à la télévision, il a commencé son exposé sur les difficultés de la situation française en prenant comme boucs-émissaires les annexes 8 et 10 relatives aux intermittents du spectacle que tant d'artistes dans le Monde nous envient.

Il faut arracher la création au despotisme de la rentabilité et de l'utilité, laquelle donne pour la culture des pratiques « utilisatrices », « utilitaires », « utilisées », c'est-à-dire l'opposé de la culture qu'a si bien approchée un gazier-électricien dans un livre récent sur la CCAS : « *J'ai compris que la culture est un droit et un bonheur. La culture pour moi c'est ce qui t'élève au-dessus de toi, au-dessus du lieu où tu es né, de l'époque où tu vis, tu te sens partie prenante du monde entier et de toute l'humanité* ».

Il dit parfaitement que dans sa rencontre avec la création, il a trouvé une mêlée du sens et de la sensibilité, il y a découvert l'émancipation qui n'est ni illusion du consensus, ni monde séparé, tout autre chose que les indices du bonheur ou de qualité de vie en complément des indicateurs économiques comme osent dire les organisateurs de l'annuel Forum d'Avignon, véritable Davos de la culture. Finalement cet ouvrier, simple citoyen, parfois amateur, est un « expert du quotidien » que les « experts » qu'on nous oppose feraient bien d'écouter éperdument car il a des « connaissances en actes ». Il y a là des lucioles précieuses.

Il y a trois semaines, Aurélie Filippetti est venue au colloque sur le théâtre, organisé par Didier Bezace, au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Nous avons eu une « dispute » courtoise mais exigeante. Je remarquais que dans le Projet de Loi sur la décentralisation et la réforme de l'action publique, était incompréhensible l'absence du mot culture. Elle m'a assuré de notre convergence. Le texte est sorti mais le mot « culture » n'est pas revenu, c'est dommage et dangereux. Mais la manifestation de ce soir indique que ce peut être surmonté pourvu que l'on se souvienne et s'accroche à l'esprit de l'appel national de mobilisation pour la culture que le 19 décembre 2009, à la Maison de Culture 93, nous avons lancé avec Claude Bartolone et plus de 200 acteurs culturels du département.

C'est ce qui s'est passé pour les précieux travaux du TGP. La vigilance active de l'équipe du théâtre et de ses amis, le suivi opiniâtre de Didier Paillard, l'écoute finale du Conseil Général, ont assuré notre beau rendez-vous d'aujourd'hui car il est beau et nous y prenons un vrai plaisir.

Le risque est que si l'expérience heureuse du TGP ne fait pas école, l'inquiétude des milieux artistiques va grandir si d'autres soustractions de subventions

interviennent. Comme il s'agit principalement de financements croisés, le retrait d'un partenaire gèle l'efficacité des autres, voire les bloque.

Sans doute la situation est difficile, les solutions sont difficiles mais ce qui est le plus difficile à comprendre c'est de ne pas s'engager.

L'histoire du TGP est un engagement permanent. S'il n'avait pas eu lieu, cette œuvre d'un demi-siècle aurait trébuché. Là elle peut continuer, ce qui implique des crédits de fonctionnement au niveau suffisant. Nous vivons ce soir une application concrète de cette remarque de Pierre Boulez : « *L'histoire n'est pas ce qu'on subit mais ce qu'on agit* ».

Sans doute ce n'est pas, ni ne sera comme hier, ni copie, ni retour. Le Monde change et cela « *nous fait obligation de civiliser les nouveaux nouveaux Mondes issus de l'œuvre civilisatrice* » comme dit Georges Balandier.

Ce ne sera pas une table rase, c'est d'un recours dont nous avons besoin, en sachant avec Walter Benjamin que « *L'ange de l'histoire a le visage tourné vers l'arrière* ».

C'est l'histoire que je viens de vous raconter avec la force du commencement et du développement du TGP. Simplement, courageusement, nous voulons donner un avenir à ses origines.